

56. — UMI KALSUM

Il était une fille, dont je ne mentionnais jamais le nom dans mes conversations quotidiennes avec mes camarades, c'était Umi Kalsum, la fille de Hadji * Basuni, de Ketapang¹. Pourtant, jour et nuit, son nom s'épanouissait en secret dans mon cœur. Elle avait un visage de fleur, une carnation magnifique et quand elle riait, sa joue se creusait d'une fossette.

Jadis, elle avait eu pour rivale, Zainab, l'égoïste. Mais, à la différence de Zainab, elle avait les yeux sereins, comme une mer sereine, et la franchise de son regard vous transperçait jusqu'au cœur. Ses cheveux étaient noirs et bouclés, aussi noirs que ceux de Fatimah, la fille de Hadji Ma'ruf.

Oui, dès le début, j'avais rêvé de Umi; et elle aussi pensait à moi. Sa voix, si mélodieuse, me plongeait chaque fois dans une rêverie extraordinaire, et je m'imaginai contempler le visage charmant de la propre fille du Prophète².

J'avais fait sa connaissance, le jour où sa mère l'avait envoyée nous porter de la bouillie de riz, au mois de Safar³. Nous nous étions salués et avions échangé quelques mots.

Hadji Basuni avait trois filles. L'aînée, Hasanah, était déjà mariée et avait un enfant; la deuxième se nommait Latifah; la troisième était Umi Kalsum. Elles avaient quinze et quatorze ans et étaient comme les deux fleurs de Ketapang. Pourtant mes camarades pensaient davantage à Umi, car elle avait encore plus de charme que sa sœur.

Elle était en bon rapport avec Zainab et les autres filles de Kedungpring. Souvent elles allaient ensemble au *langgar* * réciter les textes sacrés. Il y avait Rodiah, la fille de Pak Abubakar; il y avait Tobijah, la fille de Pak Mudin, connue pour sa coquetterie; il y avait Afifah, Maimunah, Saudah, Salamah, Fatimah, et beaucoup d'autres encore. A vrai dire, Umi habitait Ketapang, mais ce n'était pas très loin de Kedungpring, et elle venait toujours, escortée par sa sœur.

(1) Petite agglomération, proche de Kedungpring, à peu près à mi-chemin d'une ligne reliant Bodjonegoro à Surabaya (Java-Est). Le *ketapang* est par ailleurs un arbre dont on extrait de l'huile.

(2) L'une des filles de Muhammad se nommait Umm Kulthūm.

(3) Le mois de Safar est le deuxième du calendrier musulman.

Zainab avait appris ma rencontre avec Umi et en avait aussitôt conçu de la jalousie. Un certain soir que Njai Sjafii⁴ avait organisé une chorale au *langgar*, mes camarades et moi nous étions glissés pour voir la scène. J'aperçus Umi, assise dans un coin, à côté de Salamah. Elle était en train de chanter un hymne, et se laissait prendre elle-même au charme de son chant; ses yeux regardaient dans ma direction, mais je suis sûr qu'elle ne me voyait pas.

Mes camarades se mirent à chuchoter, en voyant qu'Umi était en train de sourire; l'un d'eux toussota, ce qui, bien sûr, eut pour effet d'attirer l'attention vers l'endroit où nous étions. Nous nous sauvâmes, de peur d'être découverts. Je retournai un peu plus tard l'observer à la dérobée, mais cette fois-ci tout seul.

Retenant ma respiration, je profitais en silence de ce regard et de ce sourire, d'une rare sérénité. O Seigneur! pensai-je en moi-même, Ton intention est-elle seulement que j'admire et que j'en rêve? Je sentis mon cœur qui battait de plus en plus vite, comme si quelque chose modifiait tout mon être; le vent et la nuit me donnait froid à la nuque, mon cœur se serrait davantage et je restais abîmé dans mes pensées. J'étais dans un état tel que je ne me souciais pas de savoir si mes camarades avaient découvert mon escapade; je ne savais qu'une chose, c'est que, cette nuit-là, j'aurais du mal à trouver le sommeil. Aussi, allais-je m'étendre dans le *langgar*, à côté de mes compagnons, pour tâcher d'oublier toutes ces étranges sensations. Tout ce que j'espérais, c'était de pouvoir rêver un rêve magnifique, magnifique et très long; et je me demandais d'où pouvait me venir cet enthousiasme pour la beauté; pour la beauté, sous toutes ses formes. Telle était, alors, ma simplicité...

Couché sur le dos, je contemplais le ciel sombre; Ichwan, que je croyais endormi près de moi, me dit brusquement pour m'embarasser :

« Oui, c'est vrai, elle a des yeux magnifiques ! »

Je sursautai et me tournai vers lui :

« Tu ne dors pas encore, Wan ? »

— Ces yeux-là sont comme un *beringin* * », enchaîna-t-il sans prêter attention à ma question.

« Tu m'as épié tout à l'heure ? »

— Oui, moi aussi, j'ai vu son sourire... »

« Quel sale type ! » pensais-je en colère.

Ichwan s'étirait et bâillait comme un chat.

« Est-ce que tu l'aimes, Wan ? » lui demandai-je, avec une pointe de jalousie.

« Peut-être bien que oui, comme toi ! »

— Et tu veux la demander en mariage ? » Ma jalousie augmentait. Il eut un rire cynique et finit par répondre :

(4) Il s'agit de la maîtresse qui s'occupe de dispenser l'instruction religieuse aux filles du village. *Njai* est un appellatif (cf. masc. *kjahi*).

« Je sais ton penchant, mon ami.

— Mon penchant ?

— Oui, ton penchant.

— Et alors, quel est ton avis ?

— C'est dommage, mais je n'ai pas d'avis. Tout ce que je sais, c'est que je suis le fils de Mak Mirah, et rien de plus. » Le ton de sa voix trahissait un certain dépit.

Le jeune Ichwan, qui était connu pour ses accès de mélancolie, était le septième enfant de Mak Mirah, une pauvre femme qui vendait des remèdes⁵ dans notre village; il avait deux ans de plus que moi. On racontait qu'il avait courtoisé Romlah, mais que celle-ci l'avait repoussé et depuis ce temps, il avait toujours l'esprit ailleurs. Il se retourna et ajouta non sans humeur, comme regrettant sa condition :

« Espérons que toi, tu réussiras. »

Maintenant, il me tournait le dos. Nous nous tûmes, perdus chacun dans nos pensées. Quand je vis qu'il ne bougeait plus, j'eus envie de relancer la conversation et je lui dis :

« Je ne suis pas sûr, Wan. »

Ichwan se tourna à nouveau vers moi :

« Pas sûr de quoi ?

— Tu dormais déjà ?

— Non, pas encore.

— A propos de Umi.

— Tu es donc au courant ?

— Au courant de quoi ?

— Sur son compte.

— Comment cela ? »

Ichwan se tut à nouveau, et je n'eus plus qu'une envie, celle de savoir aussitôt le secret, qui se cachait sous ce dialogue. J'avais l'impression que mon cœur était devenu aussi petit qu'un grillon et je le pressais de questions.

« On l'a déjà demandée en mariage ?

— Plusieurs fois.

— Et personne n'a encore réussi ? »

Ichwan se râcla la gorge, puis tendit le cou, comme s'il consentait finalement à me livrer son secret...

« Sais-tu quel genre d'homme est ce Hadji Basuni ? Sais-tu comment il choisira son gendre ?

— Non.

— N'essaie pas, mon vieux, sauf si ton père a de la fortune et si ce Hadji peut s'en saisir.

— Était-ce le cas de Amin, le mari de Hasanah ?

— Amin était son cousin; il n'était pas aussi riche que son beau-

(5) Il s'agit d'une de ces marchandes ambulantes, qui vont de porte en porte proposer leurs *djamu*, ou potions diverses; elles portent généralement les flacons dans un panier, sur leur dos. Il y aurait un intérêt certain à étudier cette pharmacopée javanaise, où l'on retrouverait vraisemblablement quelques recettes d'origine chinoise.

père, il est vrai, mais Hadji Basuni l'a pris pour gendre parce que, de cette façon, sa fortune ne sortirait pas de la famille. »

Soudain, je pensais au sort de Amran, qu'un amour impossible avait rendu fou; son destin avait été tragique. Comme s'il comprenait ma pensée, Ichwan ajouta :

« Sais-tu que Hadji Basuni est un usurier ?

— Tu veux dire qu'il prête à intérêt ?

— Pire que ça ! Il est plus avare que Korach et plus cruel que Pharaon. »

Il n'y avait plus que nous deux à bavarder; nous ne savions plus quelle heure il pouvait être. Je sentais le froid venir, et pour finir, nous glissâmes l'un et l'autre dans nos rêves...

Un jour, d'entre ces nombreux jours pleins de rêveries, je reçus une lettre de Umi; c'était sa nièce en personne qui me l'avait apportée en grand secret. Elle était écrite au crayon, en caractère *pégon*⁶. La voici :

« Que la paix soit sur toi !

» J'ai été bien heureuse, hier soir, d'avoir l'occasion de te voir et de t'entendre chanter avec la chorale. Ce chant que j'aime tant, c'est comme si tu l'avais chanté à mon intention. Il a fait que depuis cet instant, je pense à toi, sans cesse, bien que je sache que tu es fier, du moins à ce que racontent mes amies.

» Mais je ne suis qu'une pauvre fillè, qui ne peut rien faire d'autre que rêver. J'ai peur de Zainab, mais j'ai encore plus peur de mon père; le connais-tu ? Mieux vaudrait qu'il soit mort, en vérité, et que je puisse te voir tous les jours. Pour l'heure, je ne suis rien d'autre qu'un petit singe, enfermé dans sa cage.

» Je ne puis voir les garçons. Quel supplice jour et nuit... Je guette les occasions, tel un ver qui se tord sur le sol. C'est insupportable; faut-il supporter ou mourir tout de suite ?

» Pourtant je t'adresse un sourire... Chante pour moi, chaque jour. Je souffre beaucoup, mais vers qui dois-je me tourner ? Je garde les yeux fixés sur Dieu.

» Umi Kalsum. »

Mon cœur s'enflamma comme une torche; qu'elle était malheureuse !

Et voici qu'à cet instant précis, Zainab que je n'avais pas entendue venir, parut derrière mon dos et fit un geste pour m'arracher la lettre que je tenais. Par chance, il me fut possible de la chiffonner en toute hâte. Quel feu lui avait empourpré les joues, lorsqu'elle l'avait aperçue ! Elle baissa la tête, attristée.

« Pourquoi agis-tu ainsi, Zainab ? » demandai-je, avec un mélange de sympathie et de colère.

(6) On donne le nom d'écriture *pégon* aux caractères arabes adaptés aux besoins de la langue javanaise. Selon G.-P. Rouffaer (*Encycl. Ned. Ind.*, 1919, art. « pegon »), le nom serait à mettre en rapport avec le Pégou.

« Ne serait-ce pas plutôt à moi de te poser la question ? » répondit-elle à voix basse.

« Mais où est ma faute ?

— Tu me fais de la peine.

— Mais non, je ne te fais pas de peine.

— Et cette lettre ?

— Ça, c'est mon affaire.

— Elle est de Umi, n'est-ce pas ?

— Comment le sais-tu ?

— Je sais que tu l'aimes.

— Mais jusqu'à maintenant, je n'ai rien fait; tu le sais bien ?

— Mais tu vas faire.

— Pardonne-moi, Nab ! »

Elle ne me répondit pas. Je ne savais pas ce qu'il fallait dire au juste et essayais seulement d'apaiser sa colère. Me voyant ému, Zainab se calma un peu et me dit avec passion :

« Je t'aime. Pourquoi fais-tu cela ? C'est que tu ne m'aimes pas... Soit, aime-la, mais ce sera sans résultats ! »

Depuis longtemps déjà, Zainab était comme une sœur cadette pour moi; nous nous sentions très proches l'un de l'autre et nos deux familles étaient liées également. Hadji Tajib s'entendait bien avec mon père; tous deux s'occupaient du commerce des *batik* * et souvent l'on chargeait Zainab de venir nous porter une lettre ou des *kain* * à vendre. Nos rapports avaient toujours été ceux d'un frère et d'une sœur et j'en étais allé jusqu'à oublier que nos familles avaient décidé de nous marier; le sentiment fraternel avait étouffé tout amour et l'intimité même de nos relations m'avait empêché de concevoir de la passion pour elle. Quand elle avait un moment de libre, elle venait chez nous, et c'était comme si elle faisait partie de la famille.

« Pardonne-moi, Zainab », dis-je à nouveau, pour en finir, car je voyais toujours la déception se peindre sur son visage.

« De quoi faut-il te pardonner ?

— Je t'ai mise en colère.

— Je voulais seulement te rappeler à la raison, car j'ai peur que tu sois amené à en souffrir, et je t'aime; crois-moi, ce sera un échec. Et pour finir, c'est moi que tu tiendras responsable de tout cela.

— Est-ce que tu ne vas pas un peu trop loin, Nab ? Tu sais que ce n'est pas vrai et que je t'aime toujours bien. »

Mais soudain, quelque chose m'échappa; le sort du malheureux Amran me revint à l'esprit. Et je me souvins de la conversation que j'avais eue avec Ichwan, dans le *langgar*, quelques jours auparavant.

« Zainab, nous ne sommes encore que des enfants. Ne pensons plus à cela.

— Et alors ?

— Nous ne devrions pas continuer semblables rêveries.

— Et pourquoi n'en aurions-nous pas le droit ? Est-ce que mon père

n'en a pas déjà discuté avec ton grand-père ? Tu le sais bien, non ?

— Je le sais.

— Alors, c'est toi qui ne veux pas ?

— Je ne suis que dans ma dix-septième année.

— Moi, j'ai déjà quatorze ans sonnés.

— N'est-il pas clair que nous ne sommes encore que des enfants ?

— Mais m'aimes-tu vraiment ?

— Je ne sais pas; je ne sais pas... Oui, Zainab, je t'aime bien. »

J'étais peiné de voir qu'elle avait toujours le regard vague; elle avait l'air très pitoyable. La rue qui passait devant chez nous, se remplissait des fidèles qui se rendaient au *langgar*, pour la prière de l'après-midi. Les *santri*⁷ défilaient par bandes en traînant leurs soques de bois.

« Zainab, tu ne vas pas prendre ta douche ? » Elle se retourna et me jeta un regard acéré.

« Il vaut mieux en rester là pour l'instant. Il n'est pas bon qu'on nous voit discuter de la sorte. Eh ! n'as-tu pas entendu que ta mère t'appelait ? »

Zainab fit demi-tour et rentra.

Je repensais à l'avis qu'elle m'avait donné et à toute notre conversation, et j'envisageais plusieurs hypothèses aussi peu convaincantes les unes que les autres. Pourquoi espérer, me disais-je, la main d'une jeune fille qu'on ne saurait obtenir ? Mais cette pensée s'envola dès que retentit la voix de Pak Bilal qui nous appelait à la prière.

Dans notre village, l'emprise de la religion et de la tradition rendaient extrêmement rares les rencontres secrètes entre garçons et filles. Surtout s'il n'existait pas entre leurs deux familles un lien de parenté ou d'amitié, comme c'était le cas pour moi et Zainab. Néanmoins la chose n'était jamais interdite. C'était les intéressés qui d'eux-mêmes avaient peur de commettre un péché. Pas seulement le rendez-vous, mais le seul fait d'échanger un regard de concupiscence était condamné par la religion. Aussi filles et garçons se contentaient-ils de se saluer au passage. Rien de plus.

Si par exemple, un garçon s'éprenait d'une fille, il fallait que ses parents présentent une demande à l'autre famille. Le mariage avait lieu aussitôt, pour peu que l'on fût d'accord.

Mais comme, d'autre part, la société de Kedungpring constituait une sorte de grande famille, ceci n'était pas ressenti comme une gêne. Entre nous et les filles, se nouaient des liens affectifs qui nous rapprochaient; sans que nous cessions d'être très respectueux, les uns envers les autres.

(7) Le terme de *santri* est pris ici dans son sens étroit de « élève fréquentant une école religieuse » (cette école étant elle-même désignée souvent du nom de « *pesantrèn* » ou « endroit où se trouvent des *santri* »); dans un sens plus large, on désigne sous le nom de *santri* les éléments de la société javanaise qui prennent l'Islam « à la lettre » et veillent soigneusement à en respecter tous les principes (prières, fréquentation de la mosquée, etc...). Pour ce deuxième sens, voir surtout Clifford Geertz, *The religion of Java*, New York, 1960, pp. 121 sqq.

Le soir, quand la récitation était finie au *langgar*, il arrivait souvent que, sur le chemin du retour, les jeunes écoliers se mêlent aux écolières. Nous pouvions ainsi les rencontrer un moment et parler avec elles.

Ce soir-là, je n'aperçus pas Zainab, mais je vis Umi Kalsum et sa sœur, qui marchaient côte à côte. Elles étaient presque arrivées à la route qui mène à Ketapang. En silence, je les suivis par derrière. J'avais très envie de lui dire quelques mots; la clarté de la nuit la rendait encore plus belle. Elles ne se rendirent pas tout de suite compte de ma présence; nous marchâmes ainsi un temps, puis, au moment où elles voulurent tourner à nouveau, Umi regarda derrière elle et sa sœur l'imita. Elles me reconnurent et nous nous sourîmes; elles s'arrêtèrent pour m'attendre et je pressai le pas pour les rattraper.

« La paix soit sur vous », leur dis-je poliment.

« Et sur toi également », répondirent-elles en même temps.

Puis ce fut à nouveau le silence; nous restions plantés au beau milieu de la route, sans mot dire, et mal à l'aise. Je sentais ma gorge se serrer; rien ne pouvait plus en sortir. Les deux filles baissaient la tête de confusion. Avant que je fusse à même de dire un mot, Umi prit la parole et dit avec une grande douceur :

« Tu as reçu ma lettre, l'autre jour, n'est-ce pas ?

— Oui, Umi, je l'ai bien reçue; mais continuons à marcher. »

Nous avançons lentement; je vis Latifah qui toute gênée, marchait sur le bord du chemin, comme pour nous laisser seuls. J'allais à elle :

« Ce soir, c'est la première fois que nous nous parlons », dis-je très doucement; elle me répondit par un rire silencieux. Puis Umi dit, comme pour se moquer de moi :

« Dommage que Zainab ne soit pas venue réciter ce soir...

— Est-elle malade ? demandais-je pour effacer la raillerie.

— Tu dois le savoir mieux que moi, non ?

— Ne te moque donc pas, Umi !

— Mais n'est-elle pas ta petite amie ?

— Non, elle n'est pas ma petite amie, elle n'est rien de plus que toi; une camarade, c'est tout; mais je la connais mieux, car elle vient souvent chez nous.

— Dommage que je ne sois pas à ta place ! » Umi me regardait du coin de l'œil avec douceur, sous le ciel étoilé.

« Et si tu étais à ma place ?

— Je la demanderais en mariage.

— Te voilà jalouse, Umi ! »

Elle se tut; les étoiles, au-dessus de nos têtes, nous observaient. L'obscurité se faisait de plus en plus profonde.

« Pourquoi, ce soir, n'y a-t-il personne pour t'accompagner ?

— Mais il y a toi, maintenant, qui nous accompagnes ! »

Des ombres très longues suivaient chacun de nos pas, tout au long de la route, comme des fantômes. Latifah n'avait pas encore pris part à la conversation. Elle baissait la tête, comme si elle partageait nos sentiments; elle était vraiment timide, pas comme sa sœur.

« Pardonne-moi... » C'était Umi qui parlait à nouveau, de sa voix très douce, douce comme une musique. Et sans que je m'y attende le moins du monde, j'aperçus soudain, juste en face de nous, la silhouette d'un homme, qui se dressait sur le bord de la route et nous observait. Il ne se tenait pas loin de l'endroit où était la maison de Umi. Je ne le connaissais pas, mais quand les deux filles l'eurent aperçu, elles pâlirent et peu s'en fallut qu'elles ne poussent un cri.

Nous nous arrê tâmes à quelques pas de lui. Avec des gestes lourds, l'homme se mit en mouvement et s'approcha. Je vis, en un clin d'œil, une de ses mains s'abattre sur Umi et l'autre sur Latifah. Elles se mirent toutes deux à crier et s'enfuirent vers la maison.

« Qui es-tu, brigand ? » me cria l'homme, en me dévisageant avec colère et il cherchait à m'attraper. Effrayé, je reculai et répondis :

« Je suis un camarade de Umi et de Latifah ! » Et soudain, je fus pris de haine pour ce Hadji dont la main était si leste.

« Le petit-fils de Ishak ? » Je fis oui de la tête.

« Comment peux-tu avoir l'audace d'adresser la parole à mes filles ?

— Mais je ne fais rien de mal; nous sommes seulement bons camarades et le hasard a fait que nous nous sommes rencontrés en chemin. Je les ai raccompagnées chez elles.

— Mais je ne t'ai pas autorisé à les approcher; est-ce que tu me comprends, petit vaurien ? »

Ces derniers mots me choquèrent profondément. Mais j'avais perdu tout courage et je ne pouvais rien faire d'autre que ronger mon frein en silence.

« Fais bien attention, et ne t'avise pas de recommencer, menaçait-il à nouveau. Umi est déjà promise, allez, déguerpis ! file ! »

Le Hadji m'injurait avec une telle colère que son visage en était décomposé, ce qui éveillait en moi un sentiment de dégoût. Je ne bougeais pas d'un pouce, réalisant que j'avais bien devant moi celui qu'on appelait le « pèlerin de Singapour ».

A Kedungpring, les *santri* lui avaient donné ce surnom, car au moment du pèlerinage, il n'était pas allé jusqu'à la Mekke. Il avait traîné quelques mois dans cette ville de prostituées qu'est Singapour, à faire plus ou moins du commerce, puis il était revenu au pays, en se joignant au groupe de ceux qui revenaient de Terre Sainte. C'était un secret qu'il cachait, mais qui était connu de tout le monde.

Je ne bougeai que lorsqu'il se fut éloigné. De leur maison venait un bruit de tumulte, auquel se mêlaient des plaintes; je reconnaissais la voix de Umi; elle hurlait sous les injures et les coups, comme sa sœur sans doute.

« Assez, père, assez ! Aïe, aïe ! Je ne le ferai plus ! »

Mon cœur se pulvérisait... Celle que j'aimais, souffrait à cause de mon audace ! J'eus alors comme l'impression que j'étais entièrement englué de péchés. Et je sentis que je pleurais; je pleurais tout seul; je pleurais sans savoir au juste pourquoi. J'étais pris de colère, de

ressentiment, de haine, en me remémorant le visage de ce bourreau. J'avais envie d'aller chez lui et de lui dire en face :

« Tu es un être immonde ! puisses-tu bientôt crever ! ou du moins puissent tous tes billets de banque être dévorés par les termites ! »

Soudain le vent me fit frissonner et comme les gémissements avaient cessé, je rentrai, submergé par la tristesse et la solitude.

A Kedungpring, Hadji Basuni passait pour un musulman indigne de ce nom. Il était insolent et se plaisait à insulter les humbles; son avarice aussi était célèbre. Mes camarades faisaient des plaisanteries à ce sujet; si par exemple l'un d'eux refusait de donner quelque chose à un autre, on se moquait de lui en disant : « Tu es aussi avare que le pèlerin de Singapour ! » Et tout le monde de rire. Celui dont on s'était moqué, se fâchait et rétorquait : « Tu dis ça parce qu'il t'a refusé sa fille ! » Et tous de rire à nouveau.

A la différence de Hadji Tajib, Hadji Basuni ne donnait jamais d'aumônes bien qu'il eût abondance de biens. Et à cause de ce manque de sens social, mes camarades lui avaient donné le surnom de « fer à repasser ». Ce nom était tiré d'une certaine histoire du Qur'an dans laquelle il était dit que lors du Jugement dernier, l'argent de ceux qui n'avaient pas voulu faire d'aumônes aux pauvres, serait fondu et transformé en fer à repasser; et qu'avec ce fer, on écraserait le dos des avares...

Je n'accordais pas trop de foi personnellement, à ce qu'on racontait sur son compte, qu'il ne priait guère chez lui et encore moins au *langgar*, et qu'il ne faisait jamais les jeûnes prescrits. Un de mes camarades racontait même qu'un jour de jeûne, il l'avait vu accroupi, en cachette, dans la boutique d'un Madourais, au marché⁸. Toutefois, devant les *santri* et ses collègues *kjahi*⁹, il affectait toujours une attitude confite en dévotion. C'était peut-être pour dissimuler sa corruption ou bien pour justifier son bonnet blanc¹⁰.

Il obligeait ses propres filles à travailler dur à la cuisine. Le soir, elles devaient *batiker** jusque tard dans la nuit. Elles n'avaient le droit de sortir que pour aller au *langgar*, ou rendre visite à quelque proche parent. Parfois il leur distribuait des taloches de sa main rude et ses victimes se débattaient comme des coqs qu'on égorge.

Il avait l'intention de marier toutes ses filles à des hommes riches et entendait qu'elles se conforment exactement à ses intentions. Sans discuter, sans faire la moindre opposition.

« La pauvre, douce Umi Kalsum, pensai-je, quel triste destin ! » Si son père n'avait pas été si brutal, je crois que je n'aurais pas eu tant de haine contre lui.

(8) Dans la partie est de Java, on trouve relativement beaucoup de Madourais, tenanciers de petites boutiques; ils ont notamment la spécialité de préparer le *soto Madura*, qui est une sorte de viande au bouillon.

(9) Terme de respect servant à désigner les maîtres en religion et les hommes âgés qui par une vie de piété ont su forcer l'admiration de la communauté.

(10) La toque blanche est en principe réservée à ceux qui ont fait le pèlerinage à La Mekke.

Depuis notre aventure de ce soir-là, je ne me risquais plus à la rencontrer; d'ailleurs, ces derniers temps, on ne la voyait plus guère au *langgar*. Zainab l'avait bien remarqué, et grande était son excitation, le jour où elle arriva chez nous et me dit à brûle-pourpoint :

« Tu sais la nouvelle ?

— Quelle nouvelle ?

— Eh bien ! Umi...

— Mais qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire... qu'elle est enceinte...

— Quoi ? Est-ce possible ? m'écriai-je bouleversé.

— Du calme, c'est un secret... Est-ce que je te raconterais des blagues ? Elle est enceinte depuis deux mois. »

J'étais abasourdi. Quelle nouvelle ! Qui aurait pu prévoir pareille chose, à en juger par la surveillance paternelle !

Zainab continuait à me fixer du regard et je me fâchais :

« Pourquoi me regardes-tu comme ça ? » Elle baissa les yeux et je me souvins alors de la conversation qu'avaient eu mes parents la veille :

« Pauvre Umi, avait dit mon père.

— Qu'est-ce qu'elle a ? avait demandé ma mère.

— Son père est trop dur; pauvre enfant... » Et je n'avais pas pu entendre la suite.

A Zainab qui restait perdue dans ses pensées, devant moi, je demandai brusquement :

« Et sais-tu avec qui ?

— Son père le lui a déjà demandé plusieurs fois, mais elle ne fait que pleurer et se tait.

— Et il la frappe ?

— A cause d'elle, toute la maisonnée y passe !

— Grand Dieu, et après ?

— Sa mère a déjà demandé à un *dukun* * de la faire avorter, mais sans résultat. Son ventre va grossir, grossir...

— Et qu'a dit le *dukun* ?

— Il a dit que c'était le fait d'un gros, qui a la gale, qui a fait sa demande, mais que le père a repoussé et humilié.

— Comment ? Tu veux parler de Mursid ?

— Ça, nous n'en sommes pas sûrs.

— Et elle est chez son père actuellement ?

— Sais-tu que Hadji Basuni est venu trouver ton père, hier ? demanda Zainab en guise de réponse.

— Trouver mon père ?

— Il promet de donner une maison et tout l'argent qu'on voudra à celui qui voudra bien épouser sa fille. Jusqu'à aujourd'hui, sa femme n'a pas cessé de pleurer !

— Maudit Hadji ! Il sera broyé en enfer, après sa mort », dis-je abattu. Zainab prit un ton moqueur :

« Tu veux l'épouser ?

— Tais-toi ! » Mais rien n'y fit; Zainab ne pouvait parvenir à maîtriser son rire.

Depuis lors, je vivais sous le poids de la nouvelle. Qui aurait pu penser qu'une pareille catastrophe pourrait s'abattre ainsi sur la famille de Hadji Basuni, et venir frapper la douce Umi Kalsum ? Le trésor de ma vie, dont je rêvais depuis si longtemps, et pour lequel je luttais de tout mon être, était réduit à néant; un néant qu'aucune force au monde ne pourrait plus transmuter. Pour moi, Umi était toujours aussi pure, car en tout état de cause, elle n'avait fait qu'essayer de défendre sa liberté contre l'inhumanité de ses parents. Pour moi, elle serait toujours une émeraude, au sein de mes espoirs et de mes rêves. Maintenant, je ne pouvais plus rester tranquille à la maison et je ne pouvais pas m'expliquer pourquoi sa place était si grande en mon cœur... Je n'avais plus de goût à rien.

Au début, le secret fut bien gardé; il n'y avait que peu de personnes au courant et il y en avait encore moins à avoir vu l'état de Umi. Mais la nouvelle finit par se répandre, comme se répand une odeur de cadavre, quelque précautions que l'on prenne à la cacher. Les membres de la malheureuse famille n'étaient plus à même de dissimuler leur honte. A ce que l'on racontait dans le village, ces jours derniers, il n'y avait eu chez eux que cris et disputes. Les femmes pleuraient sans cesse, au point que les voisins s'en trouvaient dérangés. Et, profitant de ce qu'on les avait dérangés, ils s'immisçaient et participaient...

Tous redoutaient une certaine éventualité, que personne n'espérait. Et leur inquiétude se trouva justifiée quelques jours plus tard.

Une nuit, avant l'aube, juste au moment où il fait bon dormir, des cris de femme retentirent soudain dans la maison du Hadji.

Ce fut le tumulte à nouveau. Les voisins les plus proches accoururent pour savoir ce qui s'était passé. Et de bouche à oreille, la nouvelle parvint à ceux de Kedungpring, dont les maisons étaient un peu plus éloignées.

Et nous aussi, les jeunes, nous suivîmes le mouvement et accourûmes par groupes, pleins d'appréhension. Moi surtout, qui pensais avoir quelque lien secret avec leur famille... Quel choc quand j'entendis crier : « Suicidée ! Elle s'est suicidée ! » Dans mon affolement, j'imaginai un corps élané qui se balançait à une corde, avec un joli visage, qui tirait une langue couverte d'écume... Je fermai les yeux. Cette nuit-là, je ne me sentais plus le courage de contempler la tristesse du ciel. Une lumière s'alluma à l'est; peut-être était-ce l'aube.

J'étais si troublé que je ne cherchais pas à entrer avec les autres dans la maison de Hadji Basuni. Un instant plus tard, je recevais confirmation... Ils avaient vu une chose horrible : dans la salle de bain, on l'avait retrouvée, pendue.

Alors, je fus incapable de me contrôler. La tête me tourna et j'eus des éblouissements devant les yeux; une sueur froide me coulait le long du corps. En courant me réfugier chez nous, je pus encore saisir les bribes d'une conversation :

« Elle avait un sourire sur les lèvres...

— Maintenant, elle est en présence du Seigneur. »

Moi, je ne voyais qu'une corde rude, nouée autour de son cou charmant et par laquelle on traînait son corps vers la tombe... Je voyais un homme entre deux âges, qui, un bonnet blanc sur la tête, et le cœur sec, la précipitait dans un ravin...

Durant les jours qui suivirent l'événement, le nom de Hadji Basuni fut dans toutes les conversations et dans toutes, il fut condamné. Aujourd'hui, mon opinion a changé; on aurait dû plutôt avoir pitié de lui; car pour le restant de ses jours, il allait être hanté par cette vision d'horreur.

Telle fut la fin de Umi Kalsum, dont nous admirions la beauté et la douceur; elle finit ses jours bien tristement. Il n'y eut pas que sa famille à en être affectée; pour nous autres, ses camarades, qui, de son vivant, nous étions disputé ses faveurs, sa disparition laissa un vide.

Un vide immense.



XL. — SUKANTO S.A.

Sukanto est né le 18 décembre 1930, à Tegal, petit port sur la côte septentrionale de Java central. Après avoir suivi pendant trois ans les cours d'une école d'agriculture, il continue ses études au collège de Tegal, où il a Rijono Pratikto (voir p. 329) pour condisciple. Puis il vient à Djakarta, où il entre comme employé dans les bureaux de la Poste centrale. Après quelques années d'une vie qu'il qualifiera lui-même d'« excentrique », il se marie (1956), « se range » et publie beaucoup moins.

La plupart de ses *tjerpén* ont été rédigés entre 1951 et 1955; beaucoup sont parus isolément, dans *Gelanggang Siasat* ou dans *Kisah* (II et III). En 1958, paraissait, à Balai Pustaka, le seul recueil connu de lui : « Lune rouge », *Bulan mérah* (8 nouvelles, 83 pages; rééd. 1964). En 1961, il fait à nouveau paraître un texte, dans la revue *Sastra* (« Mission », *Perdjalanan dinas*, dans le numéro 7 de 1961). A partir de 1952, il tient un « Journal », encore inédit.

« Il n'y a pas de tombe pour mon père », *Tiada kubur bagi ajah*, est paru dans *Kisah* II, 1954, n° 8, p. 258. L'auteur y raconte son enfance et l'histoire de sa famille; tout particulièrement intéressante, la figure de son père, qui après s'être lancé avec enthousiasme et confiance dans de multiples activités, finit par se retirer du monde, et, tel un ascète de la période hindouisée, s'absorbe dans ses méditations. Le deuxième texte, « Sous un toit bleu », *Bernaung diatap biru*, est paru dans le recueil « Lune rouge » (pp. 63-71); il s'agit sans doute aussi d'un fragment d'autobiographie; resté seul dans la maison où la jeune fille qu'il aime vient d'épouser un autre homme, le héros rêve à l'amour qu'il a soit-disant cherché, sans pouvoir le rencontrer; curieuse divagation, sous le signe de la velléité et de l'aboulie.



